

D'UN FEU SANS FLAMMES



GREG HRBEK

D'UN FEU  
SANS FLAMMES

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par BENJAMIN FAU

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original :  
*Not on Fire, but Burning*

© Greg Hrbek, 2015.

Pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2017.

ISBN: 978-2-7529-1094-3

## PROLOGUE

Elle avait aperçu l'impact. Mais Noah, lui, avait sûrement vu l'objet en approche. Il jouait tout seul au Monopoly dans la pièce à côté, et il s'était écrié :

- Regarde, Skyler!
- Quoi?
- Skyler, regarde!

Il avait cinq ans, et Skyler Wakefield était sa baby-sitter depuis qu'elle avait commencé la fac, un an plus tôt. Les cours allaient reprendre dans quelques semaines. Elle était prête à choisir sa filière. Elle allait devenir écrivain, comme son père. C'était à cela qu'elle pensait, pendant les quelques secondes qui avaient précédé le choc. *Comme mon père*. Et puis elle avait regardé par la fenêtre. Depuis la maison, construite en hauteur sur l'une des collines de San Francisco, on pouvait admirer la baie, le Golden Gate Bridge et, au loin, les Marin Headlands. Elle ne comprit pas ce qu'elle voyait à travers la vitre. Un avion. Non, ce n'était pas un avion. C'était trop brillant pour en être un. Comme brûlant d'un feu sans flammes. On aurait dit quelque chose venu de l'espace traversant l'atmosphère à toute allure. La chute d'une étoile en plein jour. Mais voilà que cela ralentissait étrangement. Comme une machine qui aurait essayé d'amerrir dans la baie. Non, cela n'allait pas amerrir. Tout

s'était passé très vite ensuite. En approchant du pont, la chose avait perdu de la vitesse et repris un peu de hauteur, dans ce qui ressemblait au battement d'ailes d'un dragon chimérique. Elle n'avait pas d'ailes, et pourtant quelque chose tranchait les câbles de suspension du pont. Du métal, du feu, ou peut-être un éclair électromagnétique. Les uns après les autres, les câbles rouges cinglaient l'air comme des coups de fouet, et la route s'effondra progressivement dans le bleu clair et pur dont s'habille, le matin, la baie de San Francisco.



Ce n'était pas une collision ni un accident, mais bien davantage. Le hasard n'y était pour rien. Il fallait s'éloigner de la fenêtre. Skyler comprit ce qui allait arriver, et se plaqua contre le mur, fermant les yeux de toutes ses forces. Elle essaya de crier, d'appeler Noah, mais, paralysée de terreur, ne parvint pas à émettre le moindre son. Parce qu'elle savait ce qui allait se passer. L'éclair de lumière fut tellement intense qu'il transperça ses paupières closes.

*S'il garde les yeux ouverts, il va devenir aveugle.*

Quelques secondes plus tard, le souffle frappa la maison. Le bruit que firent les fenêtres en explosant toutes d'un seul coup et les éclats de verre en fendant l'air pour aller se ficher dans les murs et dans les meubles, carillonnant contre tout ce qui, maintenu par du métal, était resté debout, ce bruit, c'était comme la musique du monde s'il vous plaît pas le verre un avion un rêve au secours maintenant maman papa Cliff Dorian...

Lorsque Skyler se réveilla, la fumée avait envahi la pièce. Elle ne distinguait même plus la porte toute proche, celle qui donnait sur le couloir et la chambre mitoyenne où se

trouvait Noah. Elle essaya de l'atteindre à tâtons, mais des obstacles l'empêchaient de progresser et elle se retrouvait à tourner en rond. Elle s'arrêta. Elle plaqua son oreille au sol et tenta d'entendre quelque chose à travers. Elle avait peur d'avoir les tympanes crevés : l'unique son qui lui parvenait était une tonalité claire et ininterrompue. Elle sentit son portable vibrer contre sa cuisse, et le sortit de sa poche. Sur l'écran lumineux, un numéro et un nom. La mère de Noah. Elle accepta l'appel et porta le téléphone à son oreille. Elle parvint à peine à entendre la voix qui lui parlait.

– Skyler...

– Je suis là, répondit-elle.

La mère de Noah voulait avoir des nouvelles du petit garçon, bien entendu. Est-ce qu'il est avec toi ? Il est avec moi et il va bien. Tout en le disant, Skyler ne savait pas si c'était vrai. La mère de Noah lui donna des instructions très détaillées. Sortir de la maison avec lui et l'emmener dans une école disposant d'un abri antiatomique, à trois pâtés de maisons vers le sud et un autre vers l'ouest. S'entendre donner des ordres mit Skyler en colère. Faire sortir Noah de la maison. Comment le faire sortir ? La voix s'éteignit. La communication avait été coupée. Le réseau croulait sous le poids des tentatives d'appel.

La fumée se dissipait dans le couloir. Au moins, elle arrivait à respirer. Si l'on pouvait appeler « respirer » le passage de ce résidu d'air chargé de suie à travers sa gorge. Elle parvint jusqu'à la chambre où se trouvait Noah. La fenêtre pendait dans l'obscurité. Ce qu'on voyait par la fenêtre béante dans l'obscurité ressemblait à une peinture représentant un brouillard orange. Elle ne voulait pas entrer dans cette pièce. Peut-être que, si elle y pénétrait, elle ne pourrait plus jamais en ressortir. Elle enleva son chemisier, le retourna et l'utilisa pour se protéger la bouche et le nez.

Elle trouva Noah sous la fenêtre. Il ne répondit pas lorsque, à quelques centimètres de son visage, elle l'appela par son prénom. Elle le saisit par les poignets pour le tirer hors de la chambre. Il ne pesait pas lourd. Il était si petit. Il faisait moins que ses cinq ans. Il s'énervait toujours lorsque les gens, en essayant de deviner son âge, croyaient qu'il était plus jeune. Je ferais mieux de courir, pensa Skyler. Puis elle se rappela que l'on pouvait sortir de la maison en passant par une chambre qui donnait au sud, au bout du couloir. Elle emmènerait Noah, mais il fallait d'abord qu'elle trouve la porte et puisse l'ouvrir.

Elle sentit la poignée de la porte sous ses doigts. Elle décida qu'il n'y avait pas de feu de l'autre côté, tourna et poussa. À gauche, quelques marches, puis la rue. À droite, un nuage sombre qui s'élevait et envahissait l'espace. Elle prit Noah sur son dos. Les bras du petit garçon pendaient autour de ses épaules et, lorsque sa tête bougeait, on aurait dit qu'il l'embrassait dans le cou. Skyler le porta jusqu'à la rue sans s'arrêter, craignant de ne plus pouvoir repartir avec lui si jamais elle le posait au sol. Il n'y avait personne à proximité. Quelqu'un, à un pâté de maisons de là, s'enfuyait en courant vers le sud. Arrivée tout en haut de la rue en pente, Skyler regarda brûler les quartiers qui longeaient la baie. Cela lui rappelait ces peintures médiévales de l'enfer qu'elle avait étudiées en cours d'histoire de l'art. D'innombrables scènes de tortures insensées, certaines brillamment éclairées par le feu, d'autres dans l'obscurité, mais toutes surplombées d'un ciel alourdi d'empâtements de soleil et de cendres. La route qui descendait vers la ville avait été frappée avec une telle violence que des marches s'étaient formées d'un côté du trottoir. Il y avait des gens qui s'approchaient, qui grimpaient, à genoux ou à quatre pattes. Skyler sentit une vague nauséuse l'envahir. Oui,



les poteaux indicateurs métalliques qui donnaient le nom des rues étaient peut-être tous tordus, déformés au point qu'on aurait dit autant de membres frissonnants, oui, les arbres étaient peut-être déracinés le long des trottoirs, mais les immeubles étaient toujours debout. Elle aussi, elle était toujours debout, et Noah était avec elle. D'un haussement d'épaules, elle remonta l'enfant dans son dos. Vers le sud, puis juste à droite au troisième carrefour. Ce n'était pas loin. Elle se dit que le pire était passé, qu'elle était toujours en vie et qu'elle le resterait si elle faisait tout ce qu'il fallait pour. Le garçon ne pesait plus rien. À chaque pas, il lui semblait plus facile à porter. Skyler s'imagina avec son frère, qui allait avoir trois ans dans quelques semaines, sur les épaules. Il lui semblait que c'était Dorian qu'elle avait sur son dos.

Un peu plus loin, au carrefour, elle aperçut l'école, de l'autre côté d'un jardin public qu'elle connaissait pour y avoir emmené Noah. Skyler pouvait déjà distinguer le panneau aux trois triangles renversés, au-dessus d'une des entrées. Mais ce n'est qu'une fois arrivée devant les portes qu'elle put lire le message écrit au marqueur sur une feuille volante scotchée sur une fenêtre, à l'intérieur. L'abri affichait complet, il ne pouvait plus accueillir personne. Les yeux fixés sur ces quelques mots, elle essaya de tourner la poignée de la porte, tout en sachant déjà qu'elle ne s'ouvrirait pas. Ses forces l'abandonnèrent. Elle s'appuya sur un genou, déposa Noah sur le béton en soutenant sa tête avec précaution, comme elle le faisait avec son frère quand il était bébé.

– C'est fermé.

Elle leva les yeux.

– J'ai essayé toutes les portes.

Un homme se tenait juste à côté d'eux. Quelque chose qui ressemblait à de la pluie noire et huileuse s'était mis à

tomber. Il prit l'enfant par les bras, Skyler par les pieds, et ils le déposèrent à l'abri sous un portique.

– Votre téléphone ? demanda-t-il. Est-ce qu'il marche ?

– Non.

– C'est pour ton gosse, chérie.

– Ce n'est pas *mon* gosse.

– On s'en fout de qui il est. Il faut que tu l'emmènes à l'hôpital.

Elle ne répondit pas.

– Chérie...

– Ne m'appellez pas comme ça.

– Regarde-le.

Elle le regarda. C'était un petit garçon. Il avait quelques années de plus que son frère, mais il ne pesait pas beaucoup plus lourd. Elle n'était pas sûre de ce que l'homme attendait d'elle, de ce qu'elle aurait dû voir d'autre.

Skyler avait seize ans lorsque Dorian était né. Leur mère approchait de très près la quarantaine. Skyler savait que ses parents ne pensaient plus à agrandir la famille. Six ans s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient eu leur dernier enfant (son autre frère, Clifford), et une décennie entière séparait celui-ci de Skyler. À dire vrai, ils avaient tous été autant d'accidents. Son père lui avait dit un jour qu'un accident pouvait parfois changer une vie pour le meilleur. C'était exactement l'impression que Skyler avait lorsqu'elle pensait à Dorian. À seize ans, il lui avait semblé qu'elle était sur le point de perdre sa famille pour toujours, que ses parents n'allaient bientôt plus rien pouvoir faire pour elle, qu'elle leur échappait aussi sûrement que si elle était tombée dans une déchirure du continuum spatio-temporel. Et puis Dorian était arrivé, couvert de sang et de fluide, tentant de s'exprimer comme il le pouvait, de toute la force de ses petits poumons. Son père avait doucement

caressé les cheveux de son épouse tandis que celle-ci tentait de s'extirper de la violente transe de l'accouchement, et c'était Skyler qui avait guidé les soies incurvées des ciseaux vers le cordon ombilical, et avait coupé les amarres.



Il y avait l'adresse d'un autre abri sur le papier laissé devant l'école. L'homme dit à Skyler qu'il était prêt à l'aider à y emmener Noah, mais ajouta qu'il ne pensait pas que ce soit une bonne idée, pour aucun d'entre eux. Il attendait, agenouillé. La pluie ressemblait plus à du goudron qu'à de l'huile. L'homme lui fit remarquer ensuite qu'elle n'avait peut-être plus les idées claires, et que la meilleure chose à faire était de laisser l'enfant et de le suivre jusqu'à l'abri le plus proche.

– Le laisser? Où ça?

– Ici.

Skyler ne répondit pas. Elle ferma les yeux, espérant que l'homme partirait de lui-même. Lorsqu'elle les rouvrit, il avait disparu.

Son téléphone était encore connecté au réseau. Elle lança une recherche pour localiser un hôpital à proximité. Le plus proche n'était pas très loin et, par chance, c'était un hôpital pour enfants. Mais il y avait la pluie. Cette merde humide et toxique qui ne tombait pas bien fort, mais qui les recouvrirait complètement en quelques minutes. *Il y a l'air, aussi*, pensa Skyler. Et ils ne pouvaient cesser de respirer, pourtant. C'était quand même la pluie qui paraissait le plus dangereux. Il leur fallait des vêtements. Elle laissa Noah près de l'école et courut en suivant le trottoir jusqu'à une rangée de maisons dont elle pouvait encore deviner les couleurs vives à travers la couche de cendres qui les recouvrait. Elle

grimpa quatre à quatre un escalier. La porte était fermée, mais ses vitres avaient explosé, comme toutes les vitres de toutes les fenêtres alentour. Elle parvint à passer le bras à travers et tourna le verrou de l'intérieur. Par terre, dans l'entrée, le courrier s'amassait. Au moins l'équivalent d'une semaine de lettres et de factures, estima Skyler. Il n'y avait personne. Les occupants devaient être partis depuis quelque temps. Des vêtements étaient suspendus à des patères. Elle enfila un coupe-vent, remonta sa fermeture Éclair jusqu'au cou, et prit également un sweat-shirt à capuche pour Noah.

Quoi d'autre ?

Pour la deuxième fois, elle se sentit nauséuse. Elle n'avait aucune envie de manger, mais elle pouvait emporter de la nourriture pour plus tard, et il y avait peut-être de l'eau filtrée quelque part. Elle s'avança dans le hall et fut prise de haut-le-cœur. *C'est sûrement déjà en moi.* Elle trouva de l'eau au réfrigérateur. Elle se rinça la bouche avant de boire. Puis elle sortit son téléphone de sa poche. Cent quatre-vingt-quatre appels en absence. Elle envoya à ses parents un message de quatre caractères : J V B1.

Skyler ne s'était pas absentée plus de cinq minutes. Lorsqu'elle revint à l'école pour s'apercevoir que Noah avait disparu, une pointe de panique lui transperça le cœur – la même sensation qu'elle avait ressentie quelques semaines auparavant dans un rêve. Elle incarnait alors son oncle au moment où celui-ci se rendait compte qu'il avait perdu son enfant dans un parc d'attractions dont tous les manèges avaient été taillés dans la glace. Quelqu'un venu de l'intérieur de l'école avait emmené Noah. Ou peut-être qu'il s'était passé autre chose ? Était-elle seulement sûre qu'il ne se soit jamais trouvé là ? Skyler passa en revue tous les tours qu'aurait pu lui jouer son esprit. Puis elle regarda de l'autre

côté de la rue, et le voilà, réveillé, errant dans les décombres fumants du parc.

– Hé! cria-t-elle en se précipitant vers lui.

Il ne réagit pas. Pas davantage lorsque Skyler le prit par l'épaule. Elle dut se placer juste devant lui et utiliser ses deux mains pour l'arrêter.

Il leva le menton vers elle, cligna des yeux.

– Et où est-ce que tu croyais aller comme ça?

Il hocha la tête.

La pluie ruisselait dans ses cheveux, sur son visage et dans des blessures à vif qu'elle n'avait pas remarquées jusqu'alors.

– C'est pas un récif naturel, dit-il.

– Quoi?

Il ne dit rien d'autre. Immobile, il regardait dans sa direction, mais ne semblait pas la voir. Ses yeux ouverts ressemblaient à ceux d'un somnambule. Skyler passa la main devant son visage. Aucune réaction des pupilles. *Le flash*, pensa-t-elle. Skyler se rappela quelque chose. C'était bien avant la naissance de Dorian. Son père s'était rendu au Japon, et le reste de la famille, c'est-à-dire elle, sa mère et Cliff, était allé le rejoindre. Elle devait avoir six ou sept ans. Ils avaient parcouru le pays de long en large, et ils avaient finalement visité le parc du mémorial de la Paix, à Hiroshima. Elle n'avait pas vraiment compris de quoi il y était question. Mais, parmi tous les monuments, elle n'avait jamais oublié celui dédié aux enfants, et la façon dont sa mère l'avait soulevée pour qu'elle puisse atteindre la corde et sonner la cloche.

L'hôpital. Plus elle s'en approchait, plus il y avait de monde dans les rues, et tous se dirigeaient dans la même direction. Certains étaient couverts de sang, parfois saignaient encore. D'autres paraissaient parfaitement

indemnes, et Skyler se demanda ce qu'ils faisaient là, au lieu de chercher un endroit où se cacher. Depuis qu'il avait ouvert les yeux, l'enfant refusait d'être porté. Il insistait pour marcher tout seul, même s'il n'y voyait plus rien. Il n'entendait plus grand-chose non plus, et Skyler devina qu'une bonne partie de sa mémoire avait également dû être touchée. Il ne prononça pas un mot sur ses parents ou sur sa maison, il ne posa pas la moindre question sur ce qui s'était passé. Skyler le prit dans ses bras, puis tenta de courir pour couvrir ce qui leur restait de distance, mais cela accentua encore sa nausée. Ils arrivèrent enfin en vue d'une entrée de l'hôpital, celle des urgences. Lorsqu'elle vit la foule qui se pressait dehors, Skyler s'arrêta, déposa Noah à terre et s'entendit sangloter. Tout autour d'elle était plongé dans la confusion : il n'y avait aucune aide à attendre. Ses yeux se posèrent sur quelqu'un qui portait une parka de sécurité et un masque protecteur. Elle perçut une voix qui criait des instructions à travers le chaos. Elle reprit le petit garçon dans ses bras. Un peu plus loin, au coin du bâtiment, une autre entrée. Les lumières clignotantes des véhicules de police. Moins de réfugiés. Davantage de personnel, en combinaisons et masques de sécurité, qui laissaient passer tous ceux qui étaient accompagnés par un enfant, et refoulaient les autres.

À l'intérieur, il n'y avait ni file d'attente ni médecin trieur, rien d'aussi organisé. Des hommes et des femmes en blouses bleues se frayaient un chemin dans la foule, examinaient les patients puis leur indiquaient une direction, comme s'ils n'étaient que des véhicules dans le trafic. L'odeur de chair brûlée, la vue de tous ces enfants blessés, tout dans la pièce donnait à Skyler envie de vomir. Elle se dit qu'elle pouvait le sentir à présent, dans son corps. Le poison. Il s'écoulait lentement dans ses artères et ses veines. Une femme en blouse

jeta un bref coup d'œil à Noah et cocha la case jaune d'une étiquette signalétique.

– Mettez ça sur son bras, lui dit-elle. Par là-bas. Jaune.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire jaune.

Skyler se sentit stupide d'avoir posé la question. Égoïste, aussi. Elle essaya de remercier la femme en blouse – une infirmière, un docteur, une étudiante en médecine, peut-être –, mais sa voix se perdit dans le bruissement tourbillonnant des clameurs. De toute façon, elle était déjà en train de cocher une nouvelle case – rouge, celle-ci – sur une étiquette qu'elle colla à la cheville d'une petite fille dont le corps reposait comme un cocon vide dans les bras de son père. Skyler prit Noah par la main. Elle fixa l'étiquette sur le bras du garçon, et suivit les autres « jaunes ». Blessés, perdus à jamais, mais hors de danger. C'est ce que « jaune » voulait dire, pensa-t-elle.

– Est-ce que c'est votre frère ?

– Quoi ?

C'était un homme qui lui parlait. La foule les avait poussés l'un contre l'autre alors qu'ils franchissaient des portes peintes comme l'entrée d'une grange, pour déboucher sur une salle décorée de fresques représentant des champs et des fermes.

– Non, répondit finalement Skyler. Ce n'est pas mon frère.

Elle s'assit sur une chaise, le garçon sur les genoux, et attendit. Son pouls et son esprit se calmaient enfin. Autour d'elle, les gens parlaient de ce qu'ils faisaient, et d'où ils se trouvaient au moment où c'était arrivé. Skyler, elle, était alors en train d'écrire. Elle travaillait sur une nouvelle, tandis que Noah jouait au Monopoly. Elle essayait de se souvenir d'autre chose mais n'y parvenait pas. De quoi parlait cette

nouvelle? Sûrement de... Il y avait des semaines qu'elle était dessus, et voilà qu'elle était incapable de se rappeler quoi que ce soit de son intrigue ou de ses personnages. Noah avait crié: «Regarde!» Et au moment où elle s'était écartée de la fenêtre pour se protéger, l'ordinateur posé sur la table, sur lequel elle avait laissé son fichier ouvert, une phrase inachevée à l'écran, avait dû être projeté à travers les airs par le souffle. Et sa nouvelle avait disparu avec lui.

Ils attendirent l'un des deux docteurs en blouse bleue. Ni l'un ni l'autre ne paraissait beaucoup plus âgé que Skyler. Lorsque le jeune homme s'approcha finalement d'eux, il détacha la partie inférieure de l'étiquette de triage et examina le poignet du petit garçon. Il prit son pouls, nota quelque chose sur une autre étiquette, et n'adressa à Skyler qu'un semblant de sourire. Il posa la main sur la poitrine de Noah et lui dit à l'oreille:

– Maintenant, respire.

Le garçon, le souffle égal, ne réagit pas.

– Comment est-ce que vous vous appelez? demanda le médecin.

– Skyler.

– Et lui?

– Noah. C'est... Enfin, je suis sa baby-sitter.

– Sa mère?

– Elle n'est pas en ville.

– Son père?

– Ils sont divorcés.

Le médecin retira sa main de la poitrine du garçon et griffonna de nouveau quelque chose sur l'étiquette. Il questionna ensuite Noah avec plus de fermeté: son nom, son adresse, où il se trouvait. Les réponses de l'enfant étaient dénuées de sens. Le médecin se retourna vers Skyler, et ajouta:



– Est-ce que vous savez ce qui s'est passé dehors ?

– Non...

Il hocha la tête.

– Où étiez-vous quand c'est arrivé ? À l'intérieur ou à l'extérieur ?

– À l'intérieur.

– Où ça ? Dans quel quartier ?

– Presidio Heights.

– Alors vous êtes restés un bon moment à l'abri.

– Non.

Il n'avait pas l'air de comprendre.

– Mais qu'est-ce que vous avez fait pendant ces deux dernières heures ?

Skyler n'arrivait pas à parler.

– Regardez-moi, ordonna-t-il. Dites-moi de nouveau votre nom.

– Skyler.

– Skyler, vous êtes restée sous le panache pendant deux heures...

– Ce n'est pas grand-chose, deux heures...

– C'est deux heures.

La sentence contenue dans ses mots semblait tellement irrévocable que Skyler pensa qu'il allait aussitôt passer à un autre enfant blessé, sans un regard de plus pour eux. Mais il prit quand même le temps de changer le statut noté sur l'étiquette de triage de Noah – d'orange, il le passa à rouge – et de poser une dernière fois les yeux sur Skyler. Elle n'avait jamais vu regard plus transparent. Son seul point de comparaison était le regard que son petit ami du semestre précédent lui avait jeté. Il lui rappelait la façon dont celui-ci l'avait dévisagée lorsque, une nuit, elle avait osé lui avouer : « Je crois que je t'aime. » Ils semblaient signifier la même chose : qu'il ne trouvait rien à lui dire et qu'il ne pouvait plus rien faire pour elle.

Ils emmenèrent Noah d'un côté, et Skyler d'un autre. À travers une longue salle qui avait été évacuée, et dont les vitres avaient toutes explosé. Les jeunes malades qui l'occupaient, soignés pour des cancers ou des leucémies, avaient été emmenés dans l'abri antiatomique ou en soins intensifs. C'était à présent au tour de Skyler, entourée d'autres parents du groupe «rouge», de la traverser en marchant sur le verre brisé et les traînées de sang qui jonchaient le sol. Elle tenait à la main une serviette et une blouse. De l'eau s'écoulait de toutes les douches. Elle entra dans une cabine de bain et referma la porte derrière elle. Elle se déshabilla et posa ses vêtements sur une pile d'habits contaminés, puis s'avança sous le jet d'eau chaude. La tête baissée, elle se frictionna les cheveux pour en retirer le goudron. Elle s'accroupit et, à quatre pattes, essaya de vomir directement dans le conduit d'évacuation. Elle avait vu un téléphone dans la pièce voisine. S'il fonctionnait, il fallait qu'elle les appelle. Elle voulait leur parler. Mais, depuis le début, comme si elle était sous l'emprise d'une superstition séculaire, irraisonnée et impérieuse, elle en avait eu peur. Elle nettoya chaque centimètre de sa peau avec du savon liquide, et resta sous l'eau le temps de compter lentement jusqu'à soixante.

– Sky! Oh, Sky!

– Je vais bien.

– Où es-tu? lui demanda sa mère.

– Je suis à l'hôpital...

– Skyler...

Son père, à présent. Exactement comme elle se l'était imaginé. C'étaient leurs voix. L'une comme l'autre emplies d'amour et de terreur. Elle n'allait jamais pouvoir supporter ça, elle n'y survivrait pas.

– Sky, est-ce que tu es blessée?

Elle lui répondit que non, et qu'elle était en sécurité là où elle se trouvait, mais qu'il s'agissait d'un hôpital pour enfants et qu'elle n'allait pas pouvoir y rester.

– Pourquoi pas, ma puce ?

Elle portait la blouse qu'on lui avait donnée, et sa paire de tennis. Elle se tenait à côté d'un lit vide. Elle entendait vomir sous la douche la personne qui lui avait succédé dans la salle de bains, juste à côté. Elle essaya d'expliquer à son père ce que lui avait dit le docteur. Que, compte tenu de la proximité de l'explosion, de la durée de son exposition aux radiations et des premiers symptômes qu'elle présentait, elle...

– Pas si vite, la coupa son père. Laisse-moi parler à un médecin.

– Je ne sais pas où ils sont.

– Sky...

Elle eut soudain l'impression qu'elle allait s'évanouir, et ses larmes lui brûlaient les yeux. Son père s'adressait à elle. Il lui disait de faire des choses qui n'avaient aucun sens. Il était trop loin pour comprendre. Plus de trois cents kilomètres au nord – avec entre eux un pont qui n'existait même plus. Dans la petite ville où elle avait grandi, ceinte de collines jaunes en été (quand le risque d'incendie passait à l'orange) et d'un vert d'émeraude au printemps. Et la rivière qui serpentait sous les forêts de séquoias, vers l'ouest, pour se jeter dans l'océan. Et la plage sur laquelle les phoques venaient mettre bas, chaque année au printemps, quand les collines reverdissaient.

Une fois sortie de l'hôpital, Skyler s'aperçut qu'il ne pleuvait presque plus. Cette pluie noire, comme disaient les gens, qui n'était en fait que l'eau de la baie retombant sur terre après avoir été comme aspirée par les nuages.

Elle avait entendu beaucoup de choses, à l'hôpital.

Qu'est-ce qui était vrai, dans tout ça ?

Si on se décontamine bien maintenant, on a toutes les chances de survivre. Peu importe ce qu'on fait, il nous reste une semaine, tout au plus. Il y a un autre avion. Un autre avion s'est écrasé quelque part en plein cœur du pays. Ce n'était pas un avion ; impossible, c'était beaucoup trop brillant. C'était en feu. Non, ce n'était pas du feu, c'était plutôt une lumière brûlante. Son père avait dit : « Marche, c'est tout, marche vers le sud, Sky, et nous serons là, nous te retrouverons. »

Elle se souvint de quelque chose qu'elle avait lu en cours de philosophie existentielle. Que feriez-vous si, au pire moment de solitude de toute votre vie, un démon venait vous voir et vous disait : cette vie, cette vie que vous avez vécue jusqu'alors, exactement cette vie, est-ce que vous êtes prêt à la vivre et à la revivre encore, pour l'éternité ? Êtes-vous assez fort pour ne rien désirer de plus ?

Le ciel s'éclaircissait, et Skyler avait déjà franchi plusieurs pâtés de maisons lorsqu'elle crut sentir tout d'un coup qu'il manquait quelque chose. Le petit garçon. Elle s'arrêta brusquement. Comme sur le point de faire demi-tour pour aller le chercher. Et puis la mémoire lui revint. Ce n'était plus son petit garçon. Dans la poche de sa blouse d'hôpital, Skyler sentit le téléphone et les deux cachets de morphine.

Au-dessus d'elle, le bleu du ciel de midi.

Le vent avait tourné. Le panache d'obscurité se dirigeait à présent vers l'est. Il s'éloignait, en direction des autres villes de la baie. Et de l'université. La plupart de ses camarades de cours étaient rentrés chez eux pour l'été, mais pas tous. Et voilà que Skyler voyait défiler les noms et les visages de tous ceux qui étaient restés en ville, comme elle, bien que

sa mère ait insisté pour qu'elle rentre à la maison. En fait, celle-ci avait même tout d'abord mis son veto à l'idée que sa fille demeure tout l'été loin d'eux. Sans l'intervention de son père, elle serait chez elle pour les vacances. Elle serait chez elle à présent. Elle sentit ses lèvres bouger et s'aperçut qu'elle parlait à voix haute. Enfin, une toute petite voix haute. Presque un murmure : *Maman, maman, ne lui en veux pas, ce n'est pas la faute de papa, ce n'est la faute de personne.*

Elle marcha longtemps cet après-midi-là. Elle quitta la zone de l'explosion et découvrit des rues aux fenêtres intactes ; elle traversa un quartier où quelqu'un avait dessiné d'innombrables signes de paix sur les véhicules abandonnés – tracés (du bout du doigt, pensa-t-elle) dans la couche de cendres qui recouvrait les capots et les vitres – ; elle marcha le long d'une grande artère commerçante où les pharmacies et les supermarchés avaient été transformés en dispensaires et en banques alimentaires de fortune. Elle but en quelques gorgées une bouteille d'eau de source. Elle rentra dans un grand magasin d'habillement dont les portes avaient été défoncées, trouva un jean à sa taille, une chemise, et rejoignit le flot des migrants. Des gens. Enfin, elle voyait des gens. Des gens aux vêtements couverts de sang, à la peau brûlée, aux cheveux teintés de cendre. Ils se tenaient par la main. Ils poussaient ceux qui ne pouvaient pas marcher dans des fauteuils roulants, des caddies ou des chariots rouges. Ils aidaient ceux qui étaient tombés à se remettre debout. Ils se prêtaient leurs téléphones portables. Ils se remerciaient les uns les autres. Ils étaient si nombreux, et avançaient tous ensemble. Comme dans les manifestations auxquelles avait participé Skyler, et sa mère avant elle, du temps de sa jeunesse, et sa grand-mère, encore plus tôt. Tous ensemble dans les rues, comme un seul homme. Le long d'avenues auxquelles on avait donné le nom de

dirigeants martyrs, jusqu'au foisonnement verdoyant du parc, à travers l'ombre et les senteurs bienfaisantes des eucalyptus, en contournant l'immense serre victorienne. En cherchant leur chemin dans le labyrinthe de l'arboretum, ils crurent entendre quelqu'un, enveloppé par la végétation, jouer une très ancienne chanson sur sa guitare. Ce fut là que Skyler fit don des deux cachets de morphine qu'on lui avait attribués à l'hôpital à une vieille dame brûlée par les rayonnements bêta. Le soleil descendait vers l'océan, et les particules ionisées projetées dans l'atmosphère donnaient au ciel la beauté des fresques peintes aux plafonds des cathédrales. Elle se sentit fiévreuse, étourdie par des vertiges. Elle s'allongea dans l'herbe – juste pour quelques instants, croyait-elle. Sa peau lui faisait mal. Elle pensa à son frère, qui allait avoir trois ans dans quelques semaines. Elle avait déjà, en secret, fait des projets pour son anniversaire. Elle devait l'emmener en ville, visiter un musée des sciences, du côté de la baie. Il proposait des expositions sur les illusions d'optique et sensorielles. On y trouvait aussi un dispositif appelé « La Nef des sons » : deux surfaces paraboliques géantes qui réfléchissaient les sons de manière à ce que le murmure d'une personne assise dans l'une d'elles puisse être entendu par une autre depuis la seconde, à quinze mètres de là – et vice et versa. Comme si on pouvait lire dans les pensées, à travers l'espace et le temps.

Quelque part dans le futur, l'été. Pour la troisième année consécutive, on bat des records de chaleur, mais pour la première fois depuis la naissance de Dorian, c'est également l'arrivée des cigales. Des *Magicicada septendecim*: la Couvée X, aussi connue sous le nom de Couvée du Grand Est. Dorian a appris tout ça en classe de sciences. Dix-sept ans plus tôt, par millions, elles avaient chanté et s'étaient accouplées. Les femelles, de leurs ovipositeurs semblables à des couteaux, avaient déposé leurs œufs dans les incisions pratiquées dans l'écorce des branches. Deux semaines plus tard environ, alors que tous les adultes étaient morts, les larves à peine nées étaient tombées des arbres et s'étaient enfouies dans le sol. C'est là qu'elles avaient grandi, en secret, attendant le moment de creuser un tunnel jusqu'à la surface... Cela arriva par une nuit de juin, au crépuscule. Dorian et ses amis se promenaient du côté du vieux champ de courses d'Union Avenue. Pendant plus d'un siècle, la ville avait assis sa popularité et sa prospérité sur l'organisation de courses de pur-sang. Mais cela, c'était avant que les étés ne soient devenus trop chauds pour pouvoir pousser les chevaux jusqu'aux limites de leur vitesse et de leur endurance. La piste est à présent laissée à l'abandon. La nature en a repris possession, a recouvert le terreau sablonneux

d'une jungle de buissons et de mauvaises herbes. On devine cependant une sorte de chemin, le long de la piste de course, et, dans les anciennes étables, on trouve encore le squelette d'un cheval qui s'appelait «Étrange Victoire».

– Quand est-ce que tu bouges ?

– Le 13 juin.

– Et merde... *Sayonara*, mon pote.

– J'aimerais trop aller en Nouvelle-France, moi aussi.

– Pourquoi ?

– Parce que au moins ça me changerait des provinces de notre putain de meeeerveilleuse Amérique !

– Désolé, je comprends ça, mais on n'accepte pas les intersexuels là-bas.

– Suce ma bite.

– Et les baiseurs de chameaux, tu crois qu'ils les laissent rentrer ?

– Oh mon Dieu, regardez !

Tous se taisent. Dorian, Zébedée (que Dorian est le seul à appeler encore Plaxico), Keenan et Dean. Ils se tournent vers l'endroit que Plaxico désigne du doigt. Ils viennent de partager un joint, et tous se disent, l'espace de quelques instants, que le mouvement que leur transmettent leurs yeux est le fruit de l'action de la drogue sur leur cerveau – mais, si c'était le cas, cette perception ne devrait pas être la même pour tous les garçons. Puis, ils se rendent compte que le sol bouge réellement. Pour être plus précis : la terre, une argile mêlée de sable que plusieurs semaines sans pluie avaient changé en poussière sèche et brune, tremble comme si la roche sous elle se déplaçait à la manière de plaques tectoniques. Mais cela n'a rien à voir avec la dérive des continents : ce sont les cigales. Les larves qui émergent de leurs cellules souterraines. Les garçons tentent de les compter, mais cela devient très vite impossible. Elles sont partout. Des dizaines de petites têtes qui se dressent dans la poussière, les pattes antérieures s'agitant dans les airs comme



les bras d'un bébé qui essaye d'attraper quelque chose au-dessus de lui. Partout, à la fois dans les jardins, dans le parc au centre de la ville, dans les pelouses du campus, dans les bois et la réserve naturelle. La Couvée éclôt. Lentement, sans un bruit. Dans tout New York et au-delà, tout au long de la côte Est, depuis la Province de la baie du Massachusetts jusqu'aux Colonies de Virginie, et même jusqu'au-delà la ligne de Proclamation. Dorian se met à genoux et observe une cigale en train d'essayer de s'extirper de son terrier. Quelqu'un lui passe le joint et il tire une nouvelle bouffée... Keenan fait grimper un des insectes dans sa main et dit :

– T'imagines ça ? Dix-sept ans. Ce petit truc grandissait déjà alors qu'on n'était même pas nés. Ça attendait son heure. Et les voilà qui sortent de l'ombre pour « perpétuer le merveilleux cycle de la nature », comme dit Mme D'Angelo.

Il saisit la larve à deux doigts et se met à la pincer, jusqu'à ce que l'abdomen éclate, libérant ses entrailles.

\*

J'ai onze ans. Bientôt douze. Je m'appelle Dorian. Ne croyez pas que je sois comme Keenan. On partage la dernière syllabe de nos prénoms, mais c'est tout. Il habite dans la même rue que moi. Il était dans ma classe en CE2, et puis l'année dernière aussi, en CM2. Mais on n'avait jamais été amis avant ce qui s'est passé à la mosquée. Quand tout le monde m'est tombé dessus, Keenan s'est rangé de mon côté. C'est peu dire qu'il déteste les Arabes. Ce serait comme dire qu'Hitler n'était *pas fan* des Juifs... Mais ce que j'ai fait à la mosquée...

En fait, au départ, c'est juste que je ne voulais pas y aller. J'espérais que mes parents ne signeraient pas l'auto-risation de sortie. Je savais que ceux de Keenan refuseraient. Je pensais que presque la moitié des familles de ma

classe n'accepteraient jamais. «Eh, tu fais partie de la moitié avec un esprit ouvert», avait dit ma mère en griffonnant sa signature.

Finalement, on s'est retrouvés à douze dans le bus, sur une classe de vingt. On était déjà allés à Albany, pour visiter le musée de la Province : un dédale sans fenêtres de couloirs et de corridors où s'entasse tout et n'importe quoi, depuis des voitures à combustion du siècle dernier jusqu'à des oiseaux empaillés, souvenirs d'espèces éteintes, dont les âmes pieusement conservées sortaient de haut-parleurs au plafond. Je me rappelle la colère qui m'a saisi comme une crampe en voyant la mosquée. L'imam se tenait debout près de l'entrée, dans sa longue robe blanche. Ma colère n'était pas dirigée contre lui. Il n'était pas très grand, sa voix était douce, et il avait la peau noire. Il nous a guidés à travers le bâtiment, en nous montrant tout ce que nous avons déjà étudié dans nos livres de cours – le mur dirigé vers La Mecque, le *minbar* d'où le *khatib* prononçait la *khutba*. Je me disais que la plupart des musulmans en Amérique étaient sans doute comme lui, y compris les Arabes. Et pourtant, une fois dans les toilettes (des toilettes qui ressemblaient à n'importe quelles autres toilettes n'importe où dans le monde, avec une cuvette qui ressemblait à n'importe quelle autre cuvette), j'ai ouvert mon sac à dos, j'en ai tiré un marqueur et j'ai écrit sur la cloison métallique :

## FUCK L'ISLAM

\*

Ils habitent à présent dans la Province de New York, non loin de la ligne de Proclamation et du Sixième Carrefour. Chaque matin, Kathryn quitte leur petite banlieue en voiture électrique pour aller travailler dans la capitale de la Province. En cette époque de réchauffement planétaire,

Albany lui fait penser à une maquette emprisonnée dans une sphère translucide de brouillard photochimique. Elle prend la sortie en direction des immeubles gouvernementaux et freine au niveau du scanner de sécurité d'un garage souterrain. Une lumière verte, qui inonde l'intérieur de la voiture comme un clair de lune extraterrestre, lui indique qu'elle peut passer. Son bureau est situé au douzième étage de l'Agency Building 3. Sa fenêtre donne sur l'esplanade. De là-haut, elle peut voir le ciel, bleu comme une peinture céleste, qui se réfléchit dans le grand bassin rectangulaire. Cet hiver, elle était perdue dans la contemplation de ce ciel lorsqu'elle avait aperçu un avion traverser l'étendue bleue, et cela l'avait emplie d'une incompréhensible terreur.

Qu'est-ce que c'était ?

San Francisco. Évidemment. Beaucoup de gens pensaient que c'était un avion. Tout le monde n'était pas d'accord. Mais la peur qu'elle avait ressentie ne venait pourtant pas du souvenir de cette tragédie. Elle venait de bien plus loin. Comme le reflet de quelque chose de très profond. Le ciel renversé. Toutes choses inversées, sens dessus dessous... C'est l'été à présent. On est seulement en juin, mais il fait déjà très chaud. Kathryn écoute les messages enregistrés sur son répondeur, en regardant par la fenêtre le miroir d'eau – au-dessus duquel le ciel arbore le gris brumeux de l'amnésie. Elle pense à son fils. Le plus jeune, Dorian. Son mari et elle s'inquiètent pour lui depuis des mois, et, juste au moment où ils commencent à croire que toute cette étrange histoire est derrière eux, le voilà qui descend de sa chambre à 7 h 30, s'assoit dans la cuisine, remplit un bol de céréales et, tout en y versant du lait, donne l'impression de les provoquer en duel tous les trois, elle, Mitch et Cliff, en disant simplement :

– J'ai rêvé d'elle.

*Elle...*

Kathryn se souvient très bien de ce qu'elle faisait, où elle était et comment elle avait appris la nouvelle. C'était il y a huit ans, mais, si sa mémoire était bonne, cela aurait pu être hier. Ils vivaient alors en Californie, dans la vallée de la Russian River, à quatre-vingts kilomètres au nord de la ville et à quelques kilomètres de l'océan Pacifique, dans les terres. Dorian avait trois ans, Cliff neuf. Dorian était en maternelle, Cliff dans une colonie de vacances juste au pied de la montagne. Kathryn était chez elle, à travailler sur un dossier à son bureau, quand elle avait reçu une notification sur son application d'infos. Quelque chose s'était écrasé dans la baie de San Francisco et avait explosé. Le pont était détruit. Le quartier de la Marina était en feu. Sans réfléchir, elle avait traversé la maison en courant, jusqu'à la porte qui donnait sur un petit patio en briques. Il y avait un treillage recouvert de bougainvilliers et un bain d'oiseaux. Un portail en bois débouchait sur une cour latérale protégée du vent par une rangée d'eucalyptus. Elle avait fait quelques pas dans l'herbe, puis s'était arrêtée. Comme si elle était sortie pour chercher quelque chose, mais elle avait oublié quoi. Elle était restée debout, immobile. Au loin, dans les collines, le bétail s'était figé, lui aussi. Des collines couleur de paille. Le soleil. Le banc de brume qui se dissipait à la manière d'une calotte glaciaire en train de fondre. Des grandes plaques de brouillard qui semblaient tomber du ciel pour s'évanouir dans le bleu. L'instant suivant, elle était dans sa voiture, quittant la montagne en direction de la ville. Elle était passée près de la caserne des pompiers et avait remarqué que, sur le panneau de signalisation, le risque de feu de forêt était passé à l'orange. À la radio, ils parlaient d'un missile intercontinental. Alors elle s'était demandé où aller, où emmener les enfants, où se cacher. Elle n'en savait rien. Personne n'y pensait plus depuis de nombreuses années. A fortiori, personne n'y était plus préparé. La guerre

nucléaire : ces mots provenaient d'une langue qu'elle ne parlait pas, car personne ne la lui avait apprise enfant. Une langue que personne de sa génération ne connaissait. Tout en conduisant, elle essayait de se rappeler où, en ville, elle avait déjà vu un panneau avec trois triangles jaune et noir inversés. «Abri antiatomique». Le genre de panneaux que vous pourriez acheter dans une boutique d'antiquités, qui évoquait un temps révolu et ne parlait plus à personne.

Le téléphone avait sonné. Au bout du fil, ce n'était pas son mari, qui se trouvait à Mendocino, dans un chalet au fond de la forêt, hors de portée des réseaux sans-fil. Ce n'était pas non plus une ligne téléphonique fixe. Elle avait appuyé sur le bouton pour décrocher.

– Kate, tu sais ce qu'il se passe? lui avait demandé sa mère.

– Oui.

– Tu es dans ta voiture?

– Je vais chercher les enfants.

– Ils disent qu'il y a un autre avion.

– Un avion?

Kathryn avait répété à sa mère ce qu'elle avait entendu à la radio, mais celle-ci n'avait pas les mêmes informations. D'après elle, c'était un avion de ligne, au fuselage siglé «Air Arabia», qui s'était écrasé. Partout dans le pays, les avions étaient cloués au sol, mais il en restait un, quelque part, qui ne répondait pas aux appels des contrôleurs aériens. Et puis Kathryn était arrivée au camp. Cliff avait accouru vers elle sous les séquoias, les yeux remplis de larmes, le smartphone à la main. Il disait qu'un astéroïde était tombé sur la ville. Que, bientôt, un nuage de poussière allait recouvrir la Terre et que la race humaine allait s'éteindre. Le temps de se rendre jusqu'à la garderie de Dorian, et Kathryn l'avait convaincu que sa source sur Internet n'était pas fiable : personne ne savait, pour le moment, ce qui s'était passé. Il était presque onze heures. Le petit parking débordait de voitures

et de parents qui portaient leurs enfants dans leurs bras ou les installaient dans leurs sièges auto. À l'intérieur, elle avait trouvé Dorian en train d'écouter *Danny et le dinosaure*. Kathryn avait eu l'impression d'assister au coucher de soleil de l'enfance de son fils. Elle avait refusé de l'interrompre avant la fin de l'histoire. Elle ne voulait pas que, pour lui, celle-ci s'arrête.

– Kathryn!

La directrice du centre se tenait devant elle. Elle avait dans les cinquante ans et les enfants l'appelaient Mlle Izzy. Elle avait demandé à Kathryn :

– Vous avez de la famille en ville ?

– Non. Personne.

Dorian s'était retourné, comme s'il avait entendu sa voix. Elle avait pourtant parlé tout doucement, dans un soupir. Il s'était levé lentement et, avant de s'avancer vers elle, avait jeté un dernier coup d'œil au livre ouvert.

– Il sait ?

– Nous n'avons rien dit aux enfants, avait répondu Mlle Izzy en hochant la tête.

Dorian dit qu'il a rêvé d'elle. Puis il attend, comme un naufragé qui, seul sur une île déserte, viendrait de lancer une fusée de secours dans l'obscurité du ciel. Les couleurs de la détresse illuminent la pièce. Ses parents font comme s'ils n'avaient rien remarqué. « Il faut que j'aille au travail », dit sa mère en se dépêchant de monter à l'étage. Cliff a des écouteurs sur les oreilles. Son père ne réagit pas davantage. C'est l'été, il ne fait plus cours depuis plusieurs semaines, et ne s'est pas encore remis au travail : perdu, déprimé, il est persuadé de ne plus jamais pouvoir écrire d'autres romans. Il n'a aucune raison d'être ailleurs plutôt qu'ici, mais il se tourne vers l'horloge de la cuisine, comme si regarder l'heure allait lui donner une échéance à respecter. 8 h 02.

Dorian porte une cuillère de muesli et de lait à sa bouche. Son père retire ses lunettes, et les tient en formant un X avec leurs branches argentées. C'est à la mode de porter des lunettes, d'avoir l'air tout droit sorti d'un autre siècle, mais plus personne ne met de verres correcteurs sur ses montures. Les problèmes de vue du monde entier ont été corrigés par la grâce des rayons laser – le monde entier, sauf Mitchell Wakefield. Quand il retire ses lunettes, il ne voit réellement pas plus loin que le bout de son nez.

– Est-ce que tu essayes de lui faire de la peine ?

– Non.

– Pourtant, tu lui en fais, et tu le sais bien.

– Je dis ça pour...

– Ne recommence pas. On est déjà passé par tout ça. Tu as promis, Dorian.

– J'ai juste dit que j'avais rêvé.

Son père reste un moment à le regarder. Dorian sait qu'il ne le voit pas distinctement. À ses yeux, il n'est qu'un brouillard, la silhouette approximative d'un fils. Mitchell rehausse ses lunettes, prend une grande inspiration, puis lui dit : « D'accord, raconte-moi ce rêve. » Et Dorian se rend alors compte qu'il n'en a pas envie. En mettant le sujet sur le tapis, il ne pensait pas à ce qui pourrait arriver – le docteur Beltran aurait dit qu'il n'en « attendait rien ». Il savait parfaitement ce qu'il désirait : que sa famille remonte dans le temps, jusqu'à l'automne précédent, jusqu'au jour où il les avait tous accusés – son père, sa mère, son frère – de tout lui cacher. *Tout*. Pour toute réponse, ils lui avaient expliqué qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils ne savaient pas de quoi il leur parlait, et il s'était alors cru autorisé à se déchaîner contre eux dans des proportions atomiques. C'est cela qu'il désire à présent. Car, après avoir crié, pleuré, réclamé qu'on lui dise la vérité, la pression qu'il ressentait en lui, quelle qu'en fût l'origine, s'était atténuée.

Son père poursuivait :

- Raconte-moi. Je veux l'entendre.
- Non, tu ne le veux pas vraiment.
- Si, vraiment. Je veux t'aider, Dodo.
- Je n'ai pas besoin d'aide!

Si, il en a besoin. Il a réellement besoin d'aide. Mais pas de celle qu'ils peuvent lui offrir. *Si je continue comme ça, ils vont finir par me renvoyer voir ce médecin...* Alors il s'excuse, il dit que ce rêve n'a jamais existé. «Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je vais m'excuser auprès de maman.» Et il monte à l'étage. Par la porte entrouverte de la salle de bains, il voit sa mère, debout devant le miroir, en train de dessiner un trait noir sous sa paupière. Un soupçon de parfum flotte dans l'air. Il ne dit rien. Il va dans sa chambre et ferme la porte d'un coup sec. Il s'assoit sur son lit, allume sa tablette, et attend qu'au moins sa mère vienne frapper, qu'elle passe une tête et lui dise au revoir. Comme ça, il pourrait ignorer son salut, ou lui faire comprendre d'un borborygme que son départ ne signifie rien pour lui. Mais elle ne vient pas. Il voit de sa fenêtre, au bout de l'allée, la voiture faire demi-tour dans le cul-de-sac et disparaître en décrivant un arc de cercle.



Tout ce qu'ils lui avaient caché, chaque pièce du puzzle qu'il avait découverte en rêve, s'était niché dans les interstices entre les images familières de leur vie passée. Ils avaient quitté la Californie quand Dorian avait trois ans : six mois après l'attaque. Personne n'a jamais dit le contraire. Mais ils n'avaient pas déménagé parce que son père avait trouvé un nouveau poste de professeur ni parce qu'ils avaient peur des radiations charriées par le vent ou imprégnant le sol. Ils étaient partis parce qu'elle était morte. Parce que ses parents n'auraient pas supporté de vivre à l'endroit où elle était née et où elle avait grandi. S'il doit en croire ses souvenirs... Bon, en fait, il n'a pas vraiment de souvenirs. Il n'avait que trois



ans et il ne se souvient pratiquement pas de ses toutes premières années. On vous raconte des histoires, on vous montre des photos, on vous répète toujours les mêmes choses, et vous finissez par croire que ce sont vos propres souvenirs. Et si personne ne vous racontait plus rien? S'il n'y avait plus aucune photographie? Ils avaient quitté la Californie, et la vérité c'était qu'ils n'avaient plus jamais parlé d'elle. Ils avaient laissé derrière eux ses vieux jouets, ses vêtements, ses cahiers d'école, ses dessins. Ils avaient enlevé des albums de famille les photos où elle apparaissait. Il les avait souvent parcourus, de fond en comble: aucune image d'elle. Et pas davantage d'image d'elle non plus à *l'intérieur* d'une autre image – une photo encadrée sur une étagère en arrière-plan, par exemple, ou un collage d'écolière sur le réfrigérateur, avec son prénom écrit dans un coin. Il avait passé chaque photo au peigne fin, sans rien trouver. Ils avaient vraiment fait du bon travail. Minutieux. Ils avaient effacé toutes les preuves. Ils avaient fait en sorte que le silence se fasse autour de sa mort, un silence surnaturel, anormalement lourd, comme les ronces des contes de fées qui dissimulent aux regards le château dans lequel elle repose, endormie, victime d'un mauvais sort. Il s'était mis à parler d'elle, mais, au bout d'un moment (une année, à peu près), il avait cessé de poser des questions, et il s'était dit qu'après tout elle n'était peut-être qu'un ami imaginaire qu'il s'était créé à l'époque d'avant le déménagement. Il avait commencé à oublier. Mais on n'oublie jamais vraiment, pas vrai? Il reste toujours quelque chose au fond de soi. Non, pas «au fond». Ces souvenirs-là planent loin au-dessus de vous, archivés dans une sorte de nuage qui traverse le ciel de vos rêves.



Le soir de l'éclosion. La nuit est tombée. Dorian traîne avec Plaxico dans le parc du centre-ville. De tous ses copains,

c'est le seul qui connaît l'existence de sa sœur. C'est son meilleur ami depuis la maternelle. Cette année, à l'occasion d'un projet de généalogie à l'école, Plaxico a appris qu'un de ses lointains parents avait été lynché, et il avait alors décidé de changer son nom pour celui de Zébedée. Ses parents avaient accepté, et il s'appelait donc, officiellement, Zébedée. Mais pour Dorian, et seulement pour lui, c'était toujours Plaxico.

– J'ai rêvé d'elle l'autre nuit.

– D'elle ?

Ils étaient assis, appuyés contre la pierre noire du mémorial de la Guerre, tandis que les larves de cigales grimpaient dans la lumière du crépuscule aux troncs des arbres et sur les branches feuillues, en faisant un bruit qui ressemblait à des soupirs lointains.

– Je pensais que c'était fini, dit Plaxico.

– Non.

– Ça ne s'est jamais arrêté ?

Dorian secoue la tête.

– J'ai dit que j'arrêtais la thérapie, c'est tout.

– Et donc ?

– Aucune idée.

– Il faut que tu te débrouilles pour découvrir son prénom, dit Plaxico. Si tu connaissais son prénom...

– Je crois que c'est fait.

– Hein ?

– C'est Skyler.

– Et... tu as fait des recherches ?

– J'ai trouvé deux Skyler Wakefield. La première jouait de la flûte traversière dans un orchestre à Boston il y a quinze ans. L'autre est un garçon de huit ans dont on a exposé des œuvres de classe d'art plastique dans une foire agricole de l'Indiana, l'année dernière.

– OK. Donc ce n'est pas son nom, c'est tout.

Dorian hausse les épaules.

- Comment tu voudrais qu'ils aient tout effacé?
- Sais pas.
- Eh, Dorian. J'essaye vraiment de garder l'esprit ouvert, là. Mais c'est impossible de *tout* effacer.
- Si, c'est possible.
- Non.
- L'attaque elle-même, réplique Dorian. Toute la vérité sur l'attaque a été effacée.
- Ce n'est pas la même chose.
- Comment ça ?
- Tu sais bien..., conclut Plaxico.

Ils sont adossés au mémorial sur lequel sont gravés les noms de civils assassinés. Le crépuscule est à présent uniformément gris. Les dernières lueurs du soleil ont disparu dans le ciel. Aucune étoile n'y est assez puissante pour briller. Le message du couvre-feu tombe des haut-parleurs du Centre civique. Encore un quart d'heure. Plaxico se lève. Élève respectueux des règles, il vient d'enchaîner trois années scolaires sans le moindre retard notifié sur son carnet de correspondance. Alors ne parlons pas d'une violation du couvre-feu.

- On se voit demain, lance Plaxico.
- À plus.

En vélo, il faut sept minutes pour aller du parc jusqu'à la maison. Son téléphone portable marque 8 h 54 lorsque Dorian rentre chez lui.

Ton ami n'a pas tort. Ce n'est pas possible d'effacer complètement l'existence d'une personne, pas vrai ? On peut supprimer des pages Web, casser certains hyperliens, mais pas tous. Si elle s'appelait bien ainsi, on trouverait forcément sa trace quelque part. Dans la bouche d'un reporter lors d'une manifestation (« Sklyer Wakefield, dix-sept ans, de Sebastopol, Californie, a déclaré être inquiète de... »). Dans

les résultats d'un concours d'écriture (prix de la meilleure nouvelle : «La Nef des sons», par Skyler Wakefield, du lycée Laguna). Ou peut-être dans la Sonoma Valley Academy, ou dans n'importe laquelle des nombreuses écoles privées situées à moins d'une heure de voiture de leur ancienne maison. Dorian leur avait depuis longtemps téléphoné, à toutes, pour leur demander si, entre telle et telle année, une jeune fille qui s'appelait «Wakefield» figurait dans leurs registres. Il en avait trouvé douze, mais aucune n'était la bonne. Il avait cru pendant quelques instants que la fille qu'il cherchait était une certaine Maya Wakefield, parce que le directeur de l'école avait parlé dans son e-mail de réponse d'une «mort tragique» et avait ajouté un lien vers un mémorial en ligne. Lorsqu'il avait cliqué sur celui-ci, Dorian avait eu l'impression qu'une porte s'ouvrait devant lui. Mais la page Internet s'était affichée, et la jeune fille qui était apparue n'avait rien à voir avec celle de ses rêves, tout comme sa famille n'était pas la sienne. Elle était morte noyée dans l'océan, emportée par une vague scélérate...

Plaxico a raison. San Francisco, c'est une chose ; ta sœur, une autre. Un hacker travaillant pour des djihadistes ou des terroristes anarchistes, un spécialiste du Web aux ordres du gouvernement ou quelqu'un du même genre était peut-être capable de tout effacer, de supprimer toutes les vidéos filmées depuis le sol où l'on voyait un avion de ligne se diriger vers le pont, un avion avec les mots «Air Arabia» inscrits sur le fuselage qui s'était écrasé puis avait explosé. Mais tes parents... En rentrant chez lui, Dorian tape une nouvelle fois le nom «Skyler Wakefield» sur le clavier de l'ordinateur. Et passe au peigne fin les résultats de sa recherche. Rien de plus que les fois précédentes. Une flûtiste de l'orchestre symphonique de Boston, décédée, et un élève de CE2. Ça ne doit pas être le bon nom. Mais il sait bien que si. Elle s'appelle Skyler. Dorian l'a vu très clairement, à la fin de son rêve.

Il se trouvait dans un moulin, et il y avait une sorte de porte par laquelle il pouvait apercevoir, à travers des volutes de brouillard, un autre endroit, une autre pièce où un petit garçon jouait seul à un jeu de société.

Comment tu t'appelles ?

Noah.

Le garçon jette deux dés rouges, obtient un 4 et un 1, puis avance de cinq cases la figurine de vieille voiture de course qui s'arrête sur la case «Taxe de luxe». Par la fenêtre de sa chambre, Dorian aperçoit ce qu'il devine être le Golden Gate Bridge. Dans son rêve, pourtant, celui-ci n'est pas fait d'acier peint en rouge sang : c'est plutôt une sorte de dessin composé d'une multitude de particules d'acier qu'on aurait dit secouées par quelque aimant atmosphérique.

Je cherche ma sœur, dit Dorian.

Skyler ?

Où est-elle ?

Tout en comptant ses billets de fausse monnaie, le garçon qui s'appelle Noah lui montre quelque chose. Dorian pénètre dans l'autre chambre. Dans son esprit, un prénom : Skyler. Skyler. Une chaise vide. Un ordinateur portable posé sur le bureau, en veille. Dorian passe le doigt sur le pavé tactile. L'écran s'allume et un document apparaît. Quand il lit le titre («La Nef des sons») et le nom (Skyler Wakefield), il lui semble qu'il est complètement sorti du rêve. C'est quelque chose d'autre qu'il est en train de vivre.

Le lendemain matin, Dorian n'arrive pas à se rappeler s'il a rêvé d'elle cette nuit-là. Au moment d'aller se coucher, il avait eu l'impression d'être sur le point de découvrir une nouvelle preuve accablante. Son prénom était une sorte de clef que lui avait apportée le sommeil. Skyler. C'était à son esprit de l'insérer dans la bonne serrure, celle d'un palais intérieur où tout lui serait révélé. De fait, il avait bel

et bien rêvé d'un palais : des images de celui-ci venaient d'être comme téléchargées depuis son subconscient. Mais sa sœur ne s'y trouvait pas. Ce rêve n'avait rien à voir avec elle. C'était un palais arabe. Une de ces somptueuses superstructures construites sous le Deuxième Califat abbasside que la coalition avait ravagées pendant la Troisième Guerre du Golfe. Pourtant, Dorian avait compris, alors qu'il traversait un dédale de vastes salles, de chambres, de rotondes et d'escaliers majestueux recouverts de gravats et de verre, qu'il ne se trouvait pas en Arabie, mais quelque part dans les Territoires, dans le Nebraska ou le Montana. Dans une grande pièce dominée par un trône, il y avait quelque chose de très étrange : un des murs était entièrement recouvert par une fresque faite d'épis de maïs colorés et représentant le mont Rushmore. Dorian essaye de se rappeler : *où c'est le mont Rushmore ? Dans le Dakota ?*

Il sort de son lit.

Il a besoin d'aller aux toilettes, mais c'est l'été, il dort en slip, et il s'est rendu compte que, depuis quelque temps, il est sujet à des érections matinales. Il pourrait enfiler un pantalon, mais il a la flemme. Alors il fait les cent pas dans sa chambre en attendant que ça passe – et, bien entendu, ça ne passe pas. On dirait bien que la durée de l'érection dépend directement du remplissage de la vessie... Il est 7 h 47. Il est très probable que sa mère soit dans la salle de bains principale, en train de se sécher les cheveux, et son père dans son lit, à lire...

Il entrouvre sa porte.

Celle de la chambre de ses parents est béante. Dorian jette un coup d'œil à l'intérieur. Comme prévu, son père, en pyjama des pieds à la tête, boit son café, un livre à la main et un crayon perché au sommet de son oreille.

– Y a qui dans votre salle de bains ? demande Dorian.

– Maman.

– Cliff est dans l'autre ?

– Tu me prends pour qui? Un flic des stups?

Dorian traverse le couloir et essaye de tourner la poignée.

– ‘jour, débilos.

– Faut que je pisse.

– C’est ça, réplique son frère. Et moi je dois chier la moitié de mon buffet chinois d’hier soir.

Il retourne dans sa chambre, enfle un short en jean et sort de la maison, avec en tête d’aller se soulager dans le petit bois derrière le pavillon. Pieds nus dans l’herbe couverte de rosée. Il arrose déjà le sol, le jet d’urine claquant sur les feuilles mortes du dernier automne, lorsqu’il se rend compte qu’elles l’entourent. Elles sont partout, sur les troncs et les branches des arbres. La Couvée du Grand Est. Les insectes sont tous parfaitement immobiles, comme s’ils étaient collés à l’écorce. Tous, pourtant, s’agitent. Dorian fait tomber les dernières gouttes et remonte sa fermeture Éclair. Au-dessus de lui, la lumière du matin se fraye un passage à travers les feuillages remués par le vent. Elles doivent être des centaines sur chaque arbre, aucun n’y échappe. Chaque cigale à la fois immobile et en mouvement – ou, pour essayer de mieux décrire cette impression : chacune s’agitant dans son immobilité. Il avait appris cela à l’école. C’était le moment de la mue. L’insecte perd son enveloppe superficielle, son exosquelette de nymphe. Mais ce dont il est témoin à présent ressemble plus à de la magie qu’à de la science. Ce qui arrive, en fait, c’est qu’elles sortent d’elles-mêmes. Elles se libèrent d’elles-mêmes. Leur ancienne forme se fend en deux, s’ouvre de bas en haut, si nettement qu’on dirait le travail d’un chirurgien. Et leur nouvelle forme, avec ses ailes, sa couleur blanchâtre et cirreuse, se fraye un chemin dans l’interstice. Tête la première. Les yeux du passé s’écartent, et les nouveaux, vivaces et attentifs, sont rouge sang, et comme écarquillés d’étonnement. On dirait que la créature elle-même n’en revient pas de sa transformation.





Impossible de survivre à un trajet aussi long sans musique. J'écoute beaucoup de vieilleries, en ce moment. Les prophètes du grunge. C'est normal, quand on est vieux, de vouloir garder avec soi les choses que l'on a aimées dans sa jeunesse. The Marvins, Black River, Dreamgarden. Cette musique débordait de génie bien avant d'arriver aux oreilles du grand public, et mon autoradio en est plein à craquer. De quoi tenir jusqu'au Dakota.

Je suis déjà allé là-bas, quand j'avais huit ou neuf ans. Bien avant tout ce merdier, à l'époque où les *interstates* étaient gratuites et libres d'accès pour tous. Mon grand-père m'avait emmené dans la région des Badlands et des Black Hills, pour voir le mont Rushmore. En chemin, on avait quitté l'autoroute, on avait suivi une route latérale jusqu'à tourner dans un sentier rural. Et au milieu d'une grande plaine verte, il y avait ce qui ressemblait à un terrain vague entouré d'une haute clôture. Sur une pancarte, il y avait écrit : « Accès interdit – usage de la force autorisé envers les contrevenants. » On était passé par-dessus le grillage. J'avais fait remarquer :

- Il n'y a personne ici.
- Ils sont sous terre. Deux gars de l'Air Force, sans doute.
- Ils peuvent nous voir ?

– Aucune idée.

– C'est quoi, ça? avais-je demandé en désignant un dôme métallique qui ressemblait à la trappe d'accès d'un sous-marin.

– Ça s'ouvre, avait répondu mon grand-père. Avant le décollage.

– Alors le missile est juste en dessous.

– Exactement.

Il avait emporté un livre avec des cartes qui montraient tous leurs emplacements. Je l'avais feuilleté dans la voiture, pendant qu'on roulait vers l'ouest. Il y avait des points noirs symbolisant les silos partout, dans tous les Territoires. À chacun de ces endroits était enterrée, prête à faire surface, une arme assez puissante pour brûler une ville entière. Ce jour-là, nous étions arrivés au mont Rushmore juste à temps pour voir les illuminations. La nuit tombait. Avec la distance et la grisaille environnante, on pouvait à peine distinguer les contours du monument. Les projecteurs s'étaient alors allumés, et les quatre visages sur la montagne s'étaient parés de la carnation des dieux.

Il se trouve à un peu plus de six cents kilomètres du Dakota, juste à l'ouest des Quad Cities, lorsqu'un Humvee de la garde nationale le double. Sans montrer d'impatience, il se gare sur l'accotement de la I-80, en direction de l'ouest, coupe la musique et attend. Un soldat en tenue de camouflage pour le désert s'approche de la voiture en berçant son M-16 comme s'il s'agissait d'un nouveau-né.

– Où est-ce que vous allez, monsieur?

– La réserve du Dakota – à travers la vitre baissée, il tend son passeport, tamponné pour la dernière fois au Carrefour n° 6.

– La réserve du Dakota.

– Oui.

– Mais qu'est-ce que vous allez foutre là-bas ?

– J'ai adopté un détenu.

Le réserviste l'observe.

– William Banfelder, lit-il à haute voix sur le passeport.

– C'est bien moi.

– Vous avez soixante-dix ans.

– Soixante et onze.

– Je vais devoir aller vérifier dans la base de données.

Will sourit.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle, monsieur ?

– C'est la troisième fois depuis hier. Mais ça va, je sais ce que c'est. Je conduisais des convois pendant la Troisième Guerre du Golfe.

Une lueur de scepticisme traverse les yeux du soldat. Cependant, lorsqu'il demande ensuite à Will de patienter un instant dans la voiture, c'est avec du respect dans la voix. Will le voit s'éloigner dans son rétroviseur latéral. De chaque côté de l'asphalte s'étendent les champs de l'Iowa. La récolte a eu lieu il y a peu de temps, et ils sont aussi plats que le monde tel qu'on l'imaginait jadis. Aussi bruns et tristes que les déserts du Moyen-Orient. Le soleil lui fait face à présent. Il descend vers l'horizon à l'ouest, au-dessus de l'autoroute. D'autres routes, là-bas, lui avaient offert le même spectacle. Tu roulais vers le soleil brûlant en clignant des yeux, et tu avais baissé les verres teintés de tes lunettes. N'importe quel mercenaire dans la région aurait juré ses grands dieux que cela ne servait qu'à brouiller et obscurcir les détails, un peu comme une sorte de poussée de glaucome, et qu'il était impossible d'y voir suffisamment bien comme ça. C'est à cause de ces verres teintés qu'un jour, dans la Zone interdite, tu as loupé un « détail » à dix heures. Ce n'est que lorsque le projectile avait frôlé en vrombissant le flanc gauche de la Chevrolet Suburban que tu avais remarqué les djihadistes cachés derrière un mur, le lance-roquettes à l'épaule. Si tu avais roulé un kilomètre à l'heure plus vite,